AUTOUR DE SAINT-MERRI

Les rues Pierre-au-Lard, Brise-Miche
et Taille-Pain,
la rue de Venise, la rue Quincampoix.

L'aube du 6 juin 1832 se leva sinistre et livide sur Paris, et lorsque les premières lueurs du jour teintèrent de rose le faîte des maisons, on pouvait apercevoir, rue Saint-Martin, à quelques mètres de l'église Saint-Merri et à l'intersection de la rue Aubry-le-Boucher, une poignée d'hommes hâves, déguenillés, aux yeux brillants de fièvre, groupés derrière une barricade ensanglantée sur laquelle flottait le drapeau rouge. Devant eux, autour d'eux, à leurs pieds, des cadavres de soldats, de gardes nationaux criblés de balles, éventrés à coups de couteau, écrasés sous les pavés, sous les meubles lancés du haut des toits, témoignaient d'une lutte sauvage qui, commencée la veille vers cinq heures du soir, s'était prolongée jusque dans la nuit ; sur leurs têtes grondait lugubrement la grande voix du tocsin de Saint-Merri.

A la suite de l'enterrement du général Lamarque,
mort en pressant sur ses lèvres l'épée que lui avaient offerte les officiers bonapartistes des Cent-Jours, un immense mouvement révolutionnaire avait galvanisé Paris. Les sociétés secrètes alors si puissantes et si nombreuses, les survivants de la Révolution, les anciens soldats de l'Empire, les mécontents de tous les partis, réunis dans une haine commune contre Louis-Philippe, s'étaient donné rendez-vous aux obsèques du général patriote. Sous des blouses et sous les redingotes on devinait des crosses de pistolets ou des manches de poignards, les enfants chargaient des armes en se servant, comme bourres, des affiches apposées contre les murs, les Polytechniciens avaient forcé les postes de leur École et s'étaient joints au cortège farouche et menaçant. Le maréchal Soult, ministre de la guerre, s'inquiétait, toute la garnison de Paris était sur pied et aussi la garde nationale. La bataille était dans l'air, elle éclata brutale et féroce, et un moment l'émeute fut maîtresse du centre de Paris, elle campait victorieusement près de l'Hôtel de Ville dont elle cherchait à s'emparer. Toute la nuit on s'égorgea dans l'obscurité ; puis successivement, la troupe reconquit les positions perdues. Seule, la grande barricade de Saint-Merri tenait toujours ; ses défenseurs, 130 hommes à peu près, groupés autour d'un ancien combattant de Juillet nommé Jeanne, avaient déjà repoussé dix furieux assauts ; résolus à faire le sacrifice de leur vie, ils attendaient la suprême attaque, sachant que le jour qui se levait éclairerait leur heure dernière.
SAINT-MERRI
Dans les ruelles, dans les carrefours, dans les petites rues qui les entouraient, ils entendaient battre la générale, ils écoutaient les grands bruits imprécis d’une troupe immense prenant ses dispositions d’attaque ; on percevait de lointains galops de cavalerie, des caissons d’artillerie roulaient sur les pavés ; à mesure que le jour s’élevait, le tumulte grandissait et le tocsin de Saint-Merri, sonnant obstinément, semblait tinter le glas des morts...
— Dès six heures du matin les assauts se succédèrent ; le feu sortait des fenêtres, des lucarnes, des soupiraux de cave ; la fumée était telle que ces malheureux qui s’entre-tuayaient n’y voyaient pas à dix mètres ! Les balles, les bisscaëns, les boulets faisaient voler en éclats les pierres et les plâtras des murs, les pavés fracassés formaient mitraille. Une partie de l’armée de Paris dut donner pour réduire cette barricade dont les derniers combattants, rouges de sang, noirs de poudre, mourant de faim et de soif, à bout de munitions, agonisèrent devant des portes closes, sous l’éblouissant soleil de juin. Vers six heures du soir la barricade fut foudroyée de trois côtés et les soldats, d’une ruée furieuse, escaladèrent les pavés gras de sang ; Jeanne et les derniers insurgés survivants tentèrent de s’ouvrir un passage à la baïonnette, la plupart furent tués sur place, les autres, sanglants, se sauvèrent par les toits des maisons voisines.

Le lendemain un calme profond régnait sur Paris dompté ; seule, une longue file noire de femmes en pleurs venant reconnaître à la Morgue les corps des inconnus
tombés dans cette tuerie témoignait de l'effroyable sauvagerie de la lutte de la veille...

Le quartier Saint-Merri, qu'ensanglanta ce drame, s'est à peine modifié et il est facile de retrouver encore aujourd'hui la trace des boulets et des balles qui tigrèrent les maisons voisines de l'église. Ces prises d'armes, d'ailleurs se répétaient si fréquemment sous le règne de Louis-Philippe que Paris semblait en avoir pris l'habitude. L'émeute finie, la vie reprenait son cours paisible et le même immeuble abritait le garde national et l'insurgé de la veille; parfois cependant quelques froissements se produisaient. Mes parents ont connu une vieille dame logée près de Saint-Merri qui pendant des années ne passa qu'en tremblant devant la porte du locataire demeurant au-dessous de son appartement. Et comme on s'étonnait de cette persistante appréhension, elle contait qu'un soir d'émeute — alors que depuis le matin son mari combattait dans les rangs de la garde nationale — elle vit déposer à la porte de la maison un brandcard recouvert d'une serpillière. Assolée, éperdue de crainte, elle se précipite, soulève un coin du drap et, reconnaissant, sanglant, la mâchoire fracassée, le locataire du dessous : « Oh! quel bonheur! s'écrie-t-elle, c'est vous, M. Vitry! » M. Vitry, depuis ce jour, lui avait battu froid!

Longeant la rue du Cloître-Saint-Merri que surplombent les gargouilles allongées de l'église, et laissant à
gauche l'étroite rue Taille-Pain, où s'entrecroisent des

poutres noires étayant des maisons disloquées, qui
sans cette aide s'écrouleraient les unes sur les autres.
nous pénétrons dans un étrange lacs de ruelles baroques, sinuuses, étroites, calcinées comme par un incendie,—cela rappelle les sentes et les culs-de-sac d'Amsterdam et les dessins de Gustave Doré pour les Contes drôlatiques de Balzac; les noms mêmes, datent du moyen âge : la rue Pierre-au-Lard, la rue Brise-Miche, la rue Taille-Pain se coupent, s'enchevêtrent et forment les plus pittoresques décors. Il faut vraiment constater que c'est bien l'église Saint-Merri qui se profile au bout de la rue Brise-Miche pour ne pas se croire très loin de Paris. Des voitures à bras sont remisées dans de vieilles cours du seizième siècle ; des fumées sulfuréuses et âcres passent à travers d'épais barreaux obturant les fenêtres d'un ancien hôtel rongé par le salpêtre et l'humidité: quelles étranges industries exerce-t-on dans ces casemates de pierres à l'aspect rébarbatif, closes par de lourdes portes hérissées de clous rouillés? — Des marchandes de chiffons, des revendeurs d'objets suspects peuplent ces rues minables où errent de maigres chiens affamés ; une odeur de vinasse et d'oignon brûlé saisit à la gorge.

Par la rue Simon-le-Franc et la rue Beaubourg gagnons la rue de Venise qui s'entrouvre comme une fente pratiquée entre deux murs sombres, plus sinistre encore que le reste. On y loge à la nuit dans des hôtels du dix-septième siècle mués en tanières de misère; quatre lanternes raccrocheuses sollicitent les vagabonds et les « purotins » en quête d'un couchage à trente centimes ; un merle encagé sifflé entre deux descentes
d’êvier cabossées ; où y croise d’horribles femmes sans

Musée Carnavalet.

LA RUE DE VENISE

Houbon, phot.

âge, avec des têtes maquillées, qui déambulent en
chantonnant d'une voix grasse et traînent des savates élimées devant des entrées de bouges où se devinent de gluants escaliers noirs... Et l'autre jour, vivante antithèse, trois fillettes aux têtes blondes dressaient une petite chapelle en l'honneur du mois de Marie dans l'angle rouge d'un mastroquet, sous les regards émus de deux abominables mègères... et ce ne fut pas l'un des moindres étonnements de cette bizarre promenade !

A l'angle de la rue de Venise et de la rue Quincampoix, à l'enseigne de « l'Arrivée de Venise », au no 54, un marchand de vin verse l'absinthe à quatre clients tassés devant un zanzibar : ce fut jadis l'élégant cabaret de l'Épée de Bois où fréquentaient Racine, Boileau, Marivaux et leurs amis ; sous la Régence, en 1720, un crime effroyable s'y commit : le jeune comte de Horn, prince allemand apparenté au Régent, de complicité avec deux débauchés de ses amis, y assassina pour le voler un capitaliste nommé Lacroix.

C'était l'époque où Paris s'était pris de folie pour la Banque de Law et les actions du Mississipi. Dans cette rue Quincampoix où le banquier Ecossais avait installé ses bureaux, le moindre taudis valait de l'or, on spéculait dans chaque maison, chaque chambre se transformait en comptoir d'agiotage. C'était comme une frénésie ! Grands seigneurs, magistrats, danseuses, duchesses, boutiquiers, laquais et filous, philosophes et courtisans
LA RUE QUINCAMPOIX ET LA BANQUE DE LAW
jouaient sans vergogne, sans scrupule, sans arrêt ; une fortune s'édi­sait et se perdait en une heure.

Tous ces hôtels, occupés aujourd'hui par de modestes industries, étaient alors de la cave au grenier des « officines à or ». Les actions de 500 livres valurent jusqu'à 18.000 et 20.000 livres ! A l'entrée et à la sortie de la rue Quincampoix, des gardes veillaient à la circulation des voitures et empêchaient que la foule ne s'y étouffât. — Au numéro 90, le guet sonnait la cloche lorsque l'heure était venue d'évacuer la rue !

C'était la Régence alors
Et, sans hyperbole,
Pour les plus drôles de corps
La France était folle ;
Tous les hommes plaisantaient
Et les femmes se prietaient...
A la gaudriole au gué,
A la gaudriole (1).

Pour jouer encore, pour jouer toujours il fallait à tout prix « faire de l'argent » : on volait à main armée ; chaque jour c'était des meurtres, des vols, des suicides... en une seule fois, vingt-sept corps de suicidés ou d'assassinés se pêchaient aux filets de Saint-Cloud ! Puis survinrent la panique, l'effondrement, la grande débâcle ; Law s'enfuit et s'en va mourir à Venise misérable et honni, et Canillac, l'un des roués du Régent, résume d'un mot cette folie : « Tout cela n'est pas nouveau, et M. Law

(1) BÉRANDIER, La Gaudriole, p. 13. Œuvres complètes.
n'a rien inventé, — bien avant lui j'ai fait des billets que je n'ai pas payés... voilà tout le système! » L'hôtel du banquier s'élève rue Quincampoix à la place même que traversent aujourd'hui les omnibus de la rue de Rambuteau (1).

Quelques vieux hôtels, occupés par des « spécialités médicales », des « fantaisies pour confiseurs », des « caves fromagères », des écoles enfantines, des polisseurs de glaces, des fabricants d'eau de selz, des bijoutiers en doublé, témoignent par de rares vestiges d'art du riche passé de cette rue aujourd'hui si misérable dont les premières maisons encadrent, au loin, l'élégante silhouette de la vieille Tour Saint-Jacques. Aux numéros 58, 28, 14, 15 et surtout au numéro 10 se rencontrent

(1) Cette habitation était garnie d'énormes barreaux de fer, trois têtes sculptées en relief dans des médaillons ornèrent le bandeau du premier étage, l'une de ces têtes, couronnée de joncs représentait un fleuve, la seconde était une tête de femme ; la troisième était celle d'un satyre couronné de pampres et chargé de raisins. Cette banque, fondée primitivement (dans une partie du Palais Mazarin, rue Vivienne) au capital de 6 millions — divisés en 1,200 actions de 5,000 livres chacune, était autorisée à escompter des billets au porteur. Law — financier né à Edimbourg (Écosse), alors Contrôleur général des Finances, — créa en même temps une Compagnie dite des Indes Occidentales pour exploiter la Louisiane et le Mississipi... A la suite d'un édit du 5 mars 1720, réunissant la Banque à la Compagnie des Indes, un krach (semblable à celui de l'Union Générale en 1882) se produisit et les actions tombèrent de 9,000 livres à 600. Law, discrédité, s'enfuit à Bruxelles. La valeur du papier émis dépassait 3 milliards, alors que le numéraire de la Banque de France n'allait même pas à 700 millions.

GUSTAVE PESSARD. **Nouveau Dictionnaire historique de Paris.**
encore des restes de fer forgé, des balcons disloqués, des mascarons de pierre écornés, des fron-tons, des rinceaux, des débris somptueux d’alcôves sculptées et de rampes d’escalier... Mais tout cela se désagrège, s’use, s’effrite, tombe en poussière et il faut un sérieux effort d’imagination pour évoquer le souvenir de tant de frénétiques et luxueuses folies dans cette rue silencieuse et triste où traînent aujourd’hui les aigres relents des produits pharmaceutiques et l’odeur grasse des pommes de terre frites que débite la marchande du coin, tapie dans l’angle d’un vieux porche d’hôtel armorié...